



Numéro 4 - Vendredi 18 juillet 2008

SOUVENIR

Ceux qui ont connu le festival du conte à ses débuts se souviennent certainement de Mamadou Diallo, grand seigneur du conte, décédé en 1996.

Haute silhouette d'ébène, élégance d'un boubou coloré brodé d'or, geste ample, allure sereine, souplesse de félin, Mamadou contait toujours dans un silence rare. Sa voix venait du fond de cette terre africaine d'où surgissent les racines du monde. Ses mots, comme une musique, faisaient résonner les tam-tams de la savane. Son sourire tendre et son regard malicieux donnaient en toute simplicité tout l'amour de l'homme. Il disait :

« Le conte n'est pas seulement fait pour faire rire. Le conte raconte tout ce qui se passe dans la vie. Le conte décrit l'être humain, ses défauts, ses qua-lités... Quand je vois les enfants qui m'écoutent, en Europe, en Afrique, je vois les mêmes yeux. Les contes sont aimés partout, par les enfants et les adultes. Il suffit que les adultes se prêtent au jeu pour que subitement le charme fasse son effet ; ils accrochent et ils restent. »

Franck Berthoux

Ce soir à Cabris, place du château UNE WALSH, PÉPITO !



Nadine Walsh : Rumeurs du Temps et contes du Québec

Le hasard m'a amenée à conter

Lorsqu'elle était jeune fille, Nadine Walsh (c'est elle-même qui le dit) était très, très, très timide. C'est pour cela qu'elle a commencé par faire de la danse.

« Ca m'allait bien, j'aimais être sur scène, interpréter sans avoir à parler. »

Puis vinrent des problèmes de genoux et finie la danse. Comme elle voulait continuer à vivre dans le milieu des arts, elle s'est tournée vers le mime, les marionnettes, le théâtre : « Il a bien fallu que je parle, puis le conte m'est tombé dessus, sans que je le veuille, au hasard, comme ça. »

Au début, elle ne se

pensait pas conteuse malgré les histoires qu'elle disait avec la Compagnie médiévale : « On jouait des combats à l'épée, on faisait du théâtre de rue, parfois je disais des petits contes, mais j'étais loin d'être une conteuse. »

Depuis 2002, peut-être 2003 (elle ne sait plus très bien), c'est sûr, elle est conteuse, et la route des contes l'emmène du Québec en Belgique d'abord, puis en France, au Cameroun, au Burkina-Faso, en Egypte, au Congo... et ce n'est que le début.

Le style de contes qu'elle préfère ? Son éventail est large. « J'aime les contes traditionnels, les légendes, les mythes. Je raconte le mythe d'Arachnée, la première araignée. J'aime aussi les contes urbains, d'ici et d'aujourd'hui, les contes contemporains. »

Elle n'a, jusqu'à présent, inventé qu'un seul conte, une histoire de loup-garou d'après une légende. Mais elle adapte chaque histoire, lue ou entendue, elle la travaille et la retravaille, « je la mets dans mes mots ».

Elle prépare longtemps ses histoires, avec beaucoup de minutie ; elle ne se sent jamais définitivement prête. « A chaque fois que je raconte, je continue de polir, je continue

de travailler ma matière. Je n'ai pas une grande expérience des contes, avoue-t-elle. Mais qui sait ce que l'avenir me réserve. »

Certainement un long et beau voyage en compagnie des contes.

Franck Berthoux

Dans **Rumeurs du Temps**, l'oreille tendue, elle poursuit l'écho de la rumeur ; celle d'aujourd'hui et celle du temps de la mère de la mère de sa mère. Rumeur quotidienne, parfois légendaire, coquine à ses heures, mais toujours vraie ! Du moins selon elle.

Elle nous parle du Royaume du Saguenay, de la naissance des premiers algonquins, de destins plus ou moins tragiques et de vits sauvages qui font le bonheur des femmes !

Contes traditionnels du Québec et des Vieux Pays, légendes amérindiennes et contes coquins liés par un fil d'humour, toujours empreints de sensibilité et de fantaisie !

« À travers mes histoires, je cherche à prendre contact avec mes racines, à perpétuer la mémoire de ceux qui m'ont précédée avec le souci d'ouvrir une fenêtre sur les cultures autochtones d'ici. Je veux mes contes vivants, émouvants et toujours d'actualité parce qu'ils parlent de la nature humaine et de la Nature elle-même. »



Nourhène KELLY

Samedi 18 juillet à 17h - Saint-André

Libérer la parole des femmes

À l'époque où elle était animatrice BCD dans une école maternelle, Nourhène Kelly a suivi une formation sur le Conte. C'est le déclic ! Raconter, voilà ce qu'elle veut faire. Mais pour cela, elle doit libérer sa parole. Ce n'est pas chose facile, car dans sa culture (elle est tunisienne) « la femme n'a pas un grand droit à la

parole ».

Pour elle, le conte englobe toutes les formes d'art. « À travers le conte, on peut s'exprimer corporellement, avec le chant, on peut dire l'image et le mouvement, la peinture, la sculpture... » Et surtout, le conte permet de dire ce qui ne saurait être dit.

Lors de son premier passage, dans ce festival, en 2006, elle s'habille d'un grand foulard, revêt une grande et large robe et un pantalon. Ainsi caparaçonnée, elle peut dire certaines vérités difficiles à dire autrement.

Sitôt le spectacle terminé, elle ôte ces vêtements de scène et redevient ce qu'elle est vraiment. Jihad Darwiche qui, la voyant faire, s'écrie : « Voilà, là c'est toi, c'est Nourhène ! »

Il lui a fallu beaucoup de travail pour arriver enfin à enlever cette carapace et pour se présenter devant vous telle qu'en elle-même enfin, le conte la transcende. « Aujourd'hui, après un long chemin, je m'accepte et je raconte telle que je suis. »

Mais elle n'en a pas fini avec les histoires de femmes pour

Pépito Mateo : à voir d'urgences

De la légèreté au désespoir...

« Les mots sont des amis. Pour les apprivoiser, il faut les aimer et se les approprier sans peur. [...] »

Alors, on peut leur faire dire ce qu'ils ont derrière la tête en prenant des chemins de traverse, les détourner, les retourner, les décrier, leur ajouter des têtes ou des queues, leur trouver des racines et des branches et des vers pour partir à la pêche au bout de la ligne. Il suffit d'y croire car même si les mots sont crus, ils ne sont jamais creux. Les mots sont des miroirs qui nous montrent le monde en nous parlant au coin de l'oreille. »

C'est ainsi qu'il envisage son travail d'orfèvre du verbe, de raconteur-inventeur d'histoires vécues ou imaginées.

« J'ai toujours pensé que la parole avait besoin d'une forme et que les autres arts, notamment le théâtre, pouvaient l'enrichir. Le conteur est un auteur au sens où il forge sa propre écriture à partir de ses

images mises en mots. »

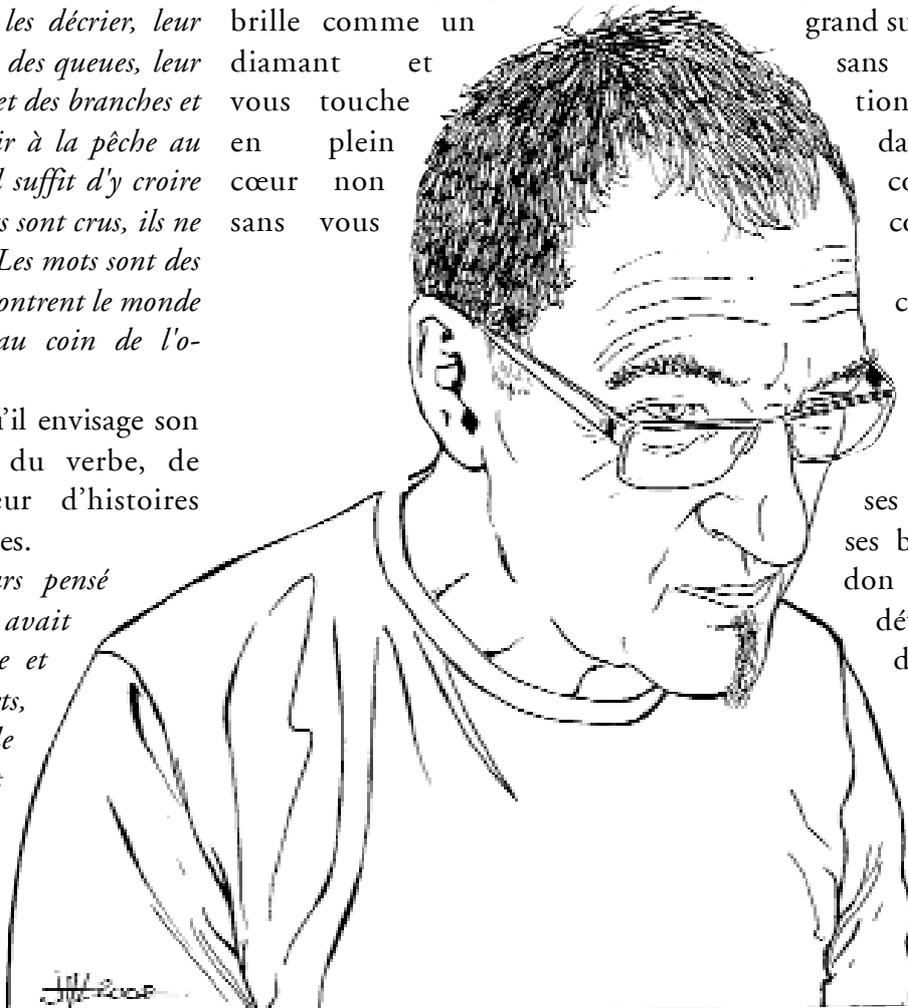
Certains disent de lui qu'il est un « usineur de mots », il y a, en effet, chez cet homme du besogneux, de l'artisan, qui peaufine son matériau jusqu'à ce qu'il brille comme un diamant et vous touche en plein cœur non sans vous

mettre le sourire aux lèvres.

Ce spectacle, « Urgences », qui prend pour cible les salles des urgences des hopitaux a déjà parcouru la France et de nombreux pays et partout il a remporté un grand succès car il évoque sans doute des situations universelles dans leur humanité comme dans leur cocasserie.

En tous cas, cet homme-là est à l'écoute de notre monde, de ses incongruités et de ses délires, de ses scandales et de ses beautés et il a le don pour nous les dévoiler, pour nous déciller les yeux et de cela nous le remercions.

Anne de Belleval



▶▶▶ autant. Elle se positionne dans un domaine où les relations sociales, le conflit, les rapports homme-femme dominant.

« Je raconte toujours les femmes qui se libèrent, puisque c'est mon parcours. » Pour ce faire, elle choisit des contes où la ruse et la malice viennent à bout de la force physique car « contre la violence, il n'y a pas mieux que la ruse, la force mentale est plus forte que la violence. »

Franck Berthoux

Sésame

La Gazette du Festival

Directeur de la Publication

Jean Buathier

Rédacteur en chef

Franck Berthoux

Rédactrices

Anne de Belleval, Audrey Derrien

Véronique Letitre, Véronique Serer

Dessins

Cécile Berthoux & JAL

Maquette et réalisation

Association LAC

Logo

Olivier André

Imprimé par

CG06

Rachid Akbal & Ali Mergache sous les étoiles du Valdeblore Comme du miel...



Oui, les mots de Rachid ont été du miel pour les oreilles, oui ces hommes-là sont du miel pour les yeux, d'autant que les propos de Colette qui les avait précédés sur scène étaient de nature à nous rendre amoureux...

Rachid tout de blanc vêtu et nus pieds mais coiffé d'un petit calot brodé nous serre le cœur par un hommage rendu à un convoi d'institutrices algériennes assassinées et au delà de cet exemple il honore tous ceux qui ont souffert de la barbarie des hommes.

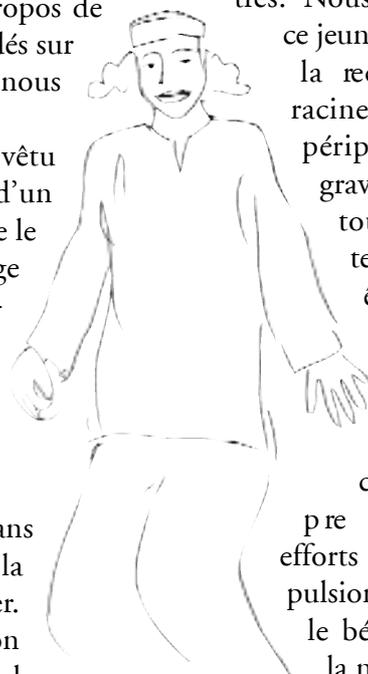
Puis il nous plonge dans sa chère Kabylie, il nous la fait humer, respirer, palper. Et c'est là qu'intervient son compère Ali, qui manie le grand tambourin (daf) et le grelot de cheville avec une incroyable agilité et une infinie douceur. Il apporte un contrepoint qui n'est jamais redondant, et indéniablement apporte de la couleur et du



rythme aux mots égrenés par Rachid. C'est un spectacle construit en poupées russes où s'emboîtent imaginaire, souvenirs et réalité. Pour finir, ce n'est pas grave si les parents de Rachid n'ont pas l'argent pour rentrer au pays, parce que l'Algérie est tout entière contenue dans sa mère, ses gestes et ses histoires.

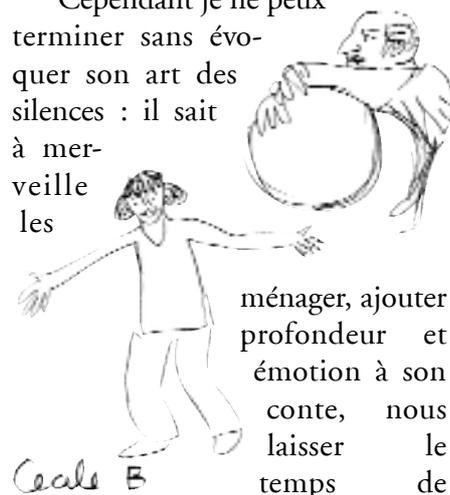
Ce conteur tout à tour facétieux ou dramatique sait nous faire approcher les figures humaines, des plus sympathiques aux plus sinistres. Nous accompagnons ce jeune homme parti à la recherche de ses racines kabyles. Le périple est parfois grave, parfois drôle, toujours plein de tendresse pour les êtres. Un des moments les plus saisissants pour moi est l'évocation de sa propre naissance, les efforts de sa mère, l'expulsion du nourrisson, le bébé plongé dans la neige (il est né en février !). Il faut

dire que Rachid ne ménage pas sa peine corporellement, il sait magistralement tirer parti de sa plasticité et passe d'une moue moqueuse à un visage angélique ou encore d'une face grimaçante comme celle des « vieilles curieuses » à celui du bébé qui vient de naître. Il manie également avec ironie les quelques tifs qui lui



restent sur le caillou pour se faire tout à tour femme ou homme, mégère ou tendron !

Cependant je ne peux terminer sans évoquer son art des silences : il sait à merveille les



ménager, ajouter profondeur et émotion à son conte, nous laisser le temps de savourer ses paroles, de le prendre au sérieux d'avoir les larmes aux yeux. Je vous l'avais bien dit : quand il parle c'est comme du miel...hummm.... On y retourne dimanche à Roure ?

Anne de Belleval



Hier soir à Valdeblore :

Colette Migné, l'O.C.N.I.



H i e r
soir, un
é v é n e -
m e n t
é t r a n g e
s ' e s t

déroulé sur le parvis de l'église Saint-Jacques à Valdeblore.

Il était environ 21h15 quand une forme extravagante s'est posée sur la scène, ondulante en robe vert nacré métamorphosable, crête en éventail sur le dessus de la tête, annonçant tout de go avec une gouaille suraiguë que « *la première partie c'est pas terrible, mais qu'après ça va s'arranger* ».

De mémoire de Sésame, on n'avait encore jamais vu ça : un Objet Contant Non Identifié. Ça ressemble à une femme, c'est une femme (Bonnets D) mais c'est aussi une tornade de gestes, une tempête de mots, un ouragan de folie.

Tout ça pour un malheureux grain de sable (GDS) qui s'est malencontreusement introduit dans les parties les plus repliées d'une huître solitaire qui s'ennuyait au fond



de son océan. Et qui se demande pourquoi ça la titille autant tout à coup.

Qu'écrire, cher public ? Vouloir raconter Colette Migné c'est comme mimer Marcel Marceau à la radio. Il faut la voir pour y croire, chaussant ses lunettes en singeant l'érudite spécialiste des mollusques pour des intermèdes de reportage animalier, fourrageant d'un air digne dans son corsage pour en retirer ces incroyables sandales de plage qu'on appelle « *méduses* » et se les emberlificoter dans la branche des binocles. Le public retrouve l'amour des clowns en éclats de rires irrépressibles et sonores, comme le sont les vrais éclats de rire.

Ecouter Colette Migné c'est plonger au cœur d'un océan de mots à double sens(ualité), de situations loufoques et moites, c'est se transformer en étoile de mer, en coquille Saint-Jacques, en pynothère du jambonneau... C'est vouloir soudain se retrouver au milieu de la chambre nuptiale des astacours si sexy dans leur petites armures moulantes...

[Je sors de l'article pour la parenthèse de reportage animalier : « *les astacourts* » sont des homards].

Ah le ballet de la crevette danseuse !...Grand grand moment dans l'histoire du conte ! ...

Et si d'aucuns vous disent que justement, ce n'est plus du conte, que c'est du
w o m a n -

chaude, répondez leur alors qu'il faut un vrai talent de conteuse pour passer de la description d'une cavalcade de crustacés excités dans les fonds-sous-marins à l'évocation d'un amant qui dessine les contours de sa



maîtresse avec « *son doigt comme un pinceau de soie* »... Qu'il faut pour ça la même tendresse.

Pour ma part, j'en suis encore toute.... médusée.

Véronique Serer



Hier après-midi à Valdeblore La Bolline Sandrine Marneux : Djinn ou jean ?

Pour commencer, sous les tilleuls de la placette, Sandrine Marneux, assise sur un petit muret nous offre l'histoire d'un génie étrange coiffé d'un bonnet rouge, un djinn. Cette histoire plaît tant à une petite fille qu'elle commande un djinn pour son anniversaire. Et sa maman lui offre un jean... mais, magie du conte... !, ce jean est accompagné dans sa boîte cadeau de plusieurs objets : on va les découvrir petit à petit au gré des his-

toires aux univers différents et chacun d'eux a aussi une histoire.

Au fil des mots, les objets nés des his-



toires de Sandrine prennent vie et viennent s'épingler sur le jean de la petite fille. Ainsi la ceinture d'or tressée, le soleil d'or, les mille perles d'or vont venir orner le jean qu'à la fin Sandrine dévoile.

Au bout du compte et des contes, la conteuse a su tenir en haleine les petits comme les grands.

Véronique Letitre

Véronique demande pardon

Hier, toute éperdue encore de reconnaissance envers les habitants de Sauze, emplie également de quelques brumes dans le cerveau probablement provoquées par le retour via les lacets de Valberg en pleine nuit, j'ai commis l'irréparable dans quelques exemplaires papier du Sésame. Que M. le Maire de Sauze retrouve donc aujourd'hui son patronyme : (Grand Merci à vous M. Roger Bottero), que celui de Nicole Bertolotti réintègre son orthographe correcte, et que le minestrone redevienne soupe au pistou.

Je ne sais quel sort me fut jeté pour avoir écrit en si peu de lignes autant d'incorrections qui risquent bien de me valoir une éviction pure et simple du Sésame, du Festival et du Département tout entier. C'est probablement parce que finalement dans le conte, ce qu'on retient ce n'est pas tant le nom des personnages mais leurs traits de caractères et le goût des histoires. En ça au moins je ne m'étais pas trompée. J'ai toujours dans le cœur la générosité de l'accueil qui nous fut offert et sur les papilles la saveur de la bonne chère.

J'implore en ce numéro 4 le pardon de chacun.



LES INTERVIOUVEURS.



70.